



**HAL**  
open science

# Les constructions successives des paysages et images du Sud et des Hauts de l'île de La Réunion XVIIe-XXe siècle : espace perçu, espace vécu, espace conçu

Serge Bouchet

## ► To cite this version:

Serge Bouchet. Les constructions successives des paysages et images du Sud et des Hauts de l'île de La Réunion XVIIe-XXe siècle : espace perçu, espace vécu, espace conçu. *Revue historique de l'océan Indien*, 2014, Histoire et environnement en indianocéanie depuis le XVIIe siècle (La Réunion, Maurice, Rodrigue, Madagascar, Les Seychelles, Mayotte, les Comores), 11, pp.345-370. hal-03249199

**HAL Id: hal-03249199**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249199v1>**

Submitted on 4 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Les constructions successives des paysages et images du Sud et des Hauts  
de l'île de La Réunion XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle : espace perçu, espace vécu,  
espace conçu**

Serge Bouchet  
PRAG Docteur en Histoire  
CRESOI – OIES  
Université de La Réunion

« On voit çà et là des arbres renversés, couverts de mousses et d'orchidées, corps immenses abattus par le temps et formant un singulier contraste avec les tas de planches, les pièces éparses, les troncs fraîchement coupés, indices de l'invasion récente du travail de l'homme »<sup>638</sup>.

Les mots de François de Mahy résumant bien la double nature des paysages de l'île et le passage d'une nature sauvage à une nature domestiquée puis soumise ainsi que nous allons l'établir.

Les images de paysage que nous allons étudier sont celles qui sont dans les esprits, elles correspondent essentiellement aux représentations du sud de l'île et des Hauts dans des textes écrits à l'exemple de la citation mise en exergue. En effet, l'image est réduite à la portion congrue dans les ouvrages sur La Réunion avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, aussi cette présentation s'appuie-t-elle sur une sélection de textes émanant de deux sources : les archives de l'Administration d'une part, les récits de voyage et textes littéraires d'autre part.

J'envisageais au départ une présentation limitée aux images du sud de l'île, avant d'y insérer les Hauts. L'historien dépend de ses sources et dans les représentations de l'île, les Hauts, les sommets, occupent une place essentielle et éclipsent longtemps le Sud : l'image du « sud sauvage » que j'avais à l'esprit initialement apparaît en définitive tardivement. J'ai été influencé par ma représentation et d'une certaine façon, je suis avec cette mésaventure pleinement dans mon sujet : les paysages sont d'abord une question d'époque, de culture et de représentation. Tout paysage est imaginé, c'est-à-dire construit en image dans l'esprit.

L'approche s'appuie sur une synthèse des sources que j'ai analysées et un patchwork de morceaux choisis visant à mettre en évidence les particularités du regard porté sur les paysages du sud de La Réunion à différents moments de son histoire.

Il est nécessaire, pour commencer, de préciser les termes. Comment comprendre le terme « Paysage » ? Est-ce un simple synonyme de décor naturel ? Etymologiquement, le paysage est « ce que l'on voit du pays », un « arrangement d'objets visibles perçus par un sujet à travers ses propres

---

<sup>638</sup> François De Mahy, *Autour de l'île Bourbon et de Madagascar*. Paris : A. Lemerre, 1859, p. 267.

filtres ». Ainsi, le paysage change-t-il selon les sociétés, les personnes, les cultures, les modes de vie<sup>639</sup>, et pour l'historien selon les sources.

Pour expliquer l'intérêt que recouvre une étude de paysage, il convient de rappeler que depuis Marc Bloch et notamment son étude des paysages ruraux dans les années trente, les historiens savent que l'étude des paysages n'est pas uniquement une image visuelle à décrire, mais que les paysages sont les produits d'une société. En ce sens le paysage a une dimension politique, car il résulte des structures sociales et de leurs dynamiques internes. A travers eux, la société est au cœur de l'analyse<sup>640</sup>.

L'objet ici est d'étudier les paysages réunionnais dans les textes qui n'ont pas nécessairement été écrits pour les dépeindre, tels les documents administratifs, de retrouver comment ces paysages sont perçus sous la plume des administrateurs, de tous ceux qui en ont indirectement parlé ou les ont décrits. Il s'agit de partir à la recherche de paysages élaborés dans l'esprit de ceux qui en parlent, d'exposer comment ces paysages sont construits par la perception des lieux propre à chaque auteur, traduits par des mots qui en donnent les caractéristiques particulières à chaque époque. Mais nous dégagerons aussi une chronologie démontrant que la perception du paysage est étroitement liée à la situation de l'île dans le développement de sa mise en valeur du XVII<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup> siècle<sup>641</sup>.

### **Première perception des paysages du sud : du monde sauvage à la mise en valeur**

Pour le XVII<sup>e</sup> et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la présentation sera rapide, car les clichés associés à l'île peu de temps après sa découverte sont bien connus. Je les évoque ici seulement pour observer comment par la suite ils se transforment et comment ils imprègnent les descriptions de paysages, soit par la reprise des mêmes mots soit au contraire par le sentiment de perte du paysage originel.

#### ***L'île paradis sauvage et boisée***

La description de Flacourt (1607-1660) est fondatrice. Ses termes sont utilisés par de très nombreux voyageurs, qu'ils le citent nommément ou non. Rappelons ce qu'il écrit : « C'est l'isle la plus saine qui soit au monde, où les vivres sont à foison. (...) Le reste de l'isle est le meilleur país du monde arrousé de rivières & de fontaines de tous costez, remply de beau bois

<sup>639</sup> Pour ces définitions : *Les mots de la Géographie. Dictionnaire critique*, Roger Brunet. Montpellier : Reclus, 1993, p. 373-376.

<sup>640</sup> Pour tout ce passage : Anne Mailloux et Laure Verdon, « Marc Bloch : l'espace, produit de la société », in *Les territoires du médiéviste*. Rennes : PUR, 2005, p. 23, p. 33, p. 28-29.

<sup>641</sup> Nous reprenons dans notre titre et comme angle d'étude pour notre approche des images de paysage, la distinction entre espace perçu, vécu et conçu d'Alain Berthoz dans « Espace perçu, espace vécu, espace conçu », in *Les espaces de l'homme*, Alain Berthoz et Roland Recht éd. Paris : O. Jacob, 2005, p. 127-160.

de toutes sortes, comme de lataigner et de palmites & autres (...) L'air est très sain (...) Ce serait avec juste raison que l'on pourrait appeler cette isle un Paradis terrestre. Les eaux y sont pures & très excellentes, lesquelles il fait beau voir tomber le long des ravines des montagnes de bassin en bassin, en forme de cascades, qui sont admirables à voir, qu'il semble que la nature les a ainsi faites afin d'allécher les hommes qui les voient à y demeurer. Les bois y sont très beaux, dans lesquels il y a lieu de s'y promener, n'estans point embarrassés d'épines, de buissons et de rampes »<sup>642</sup>.

Dominant dans les descriptions des voyageurs du XVII<sup>e</sup> et du début du XVIII<sup>e</sup> les mentions de forêts et les images faisant appel aux rivières, fontaines et ruisseaux, à la campagne plaisante, à l'abondance<sup>643</sup>. Apparaissent aussi au fil des descriptions une mer terrifiante, des montagnes effrayantes, des précipices inquiétants, toutefois, il est précisé que cette nature sauvage n'est pas un obstacle à la vie animale. La salubrité de l'air, mais est-ce encore du paysage, est sans cesse soulignée, y compris aux siècles suivants. De même, la terre paraît très bonne aux yeux des voyageurs. La comparaison avec le Paradis terrestre est régulièrement reprise<sup>644</sup>. Dans un même esprit, l'île, qui frappe par son caractère préservé, est nommée en 1612 *England forest* par John Tatton frappé à la fois par l'abondance de végétation et par la faune – tortues et oiseaux – trouvées dans l'île<sup>645</sup>. Il affirme que l'île

<sup>642</sup> Etienne de Flacourt, *Histoire de la Grande Isle Madagascar*. Paris, 1661, p. 267-268 et p. 270. C'est la description que font à Flacourt les douze mutins qui avaient été déportés trois ans dans l'île et qui reviennent à Fort Dauphin le 5 septembre 1649.

<sup>643</sup> Par exemple par l'auteur flamand Olfert Dapper (1639-1689), *La connaissance de l'Afrique*. Amsterdam, 1663, p. 482 : « Elle est par tout arrosée de plusieurs rivières, fontaines & ruisseaux, qui roulent leurs eaux d'un côté à l'autre le long des fentes & des crevasses des montagnes. (...) Cette île est extraordinairement fertile & abondante tant en plantes qu'en animaux. (...) Il y a des rivières fort poissonneuses, la campagne y fourmille en Sangliers, on y trouve en abondance des Tortues de mer & de terre, des Tourterelles sauvages, les plus beaux perroquets du monde & des Boucs sur le bord de la mer dont la chair est d'un goût excellent (sic) ». Voir aussi : « Cependant nous cheminions entre deux montagnes fort élevées, presque à pic, couvertes de bois vierges. Du sommet de chaque montagne descendent rapidement, et en cascades, de nombreux ruisseaux semblables à des filons argentés. Parfois l'eau découle sous un épais berceau de verdure et ne se révèle qu'au milieu de la colline pour se dérober encore, réparaître et se précipiter avec bruit dans le torrent qui roule au pied. Plus loin, la nappe argentée est toute à découvert et décrit une grande ligne blanche sur la masse verte du bois. Les ruisseaux, très rapprochés les uns des autres, confondent l'inépuisable harmonie de leurs chutes et mêlent les murmures de leurs cascades à la voix de la brise qui court en frémissant sur les forêts ». Charles-Hubert Lavollée, *Voyage en Chine, Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris : Pommeret et Moreau, 1852, p. 75.

<sup>644</sup> Voir par exemple Olfert Dapper, *La connaissance de l'Afrique*, *op. cit.*, p. 483. Le Gentil de la Galaisière, Tome 2, article quatrième. Paris, 1779-1781. Notice sur La Réunion de Charles Simond en ouverture de *L'île de la Réunion*, Camille de Cordemoy, 1899, p. 3. Camille Jacob de Cordemoy (1840-1909) affirme que l'île fut d'abord nommée Eden, *Id.*, p. 7. Les premiers colons sont comparés à Adam au Paradis terrestre : Théodore Pavie, *Scènes et récits des pays d'outre-mer*. Paris : Michel Lévy frères, 1853, p. 110.

<sup>645</sup> Voyage du navire *the Pearle* en 1612-1613, sous le commandement de Samuel Castleton raconté par John Tatton, édité par Purchas, *His pilgrims*, 1625, Volume III, chapitre XV, p. 343-354, p. 351-352. La relation de la découverte de l'île est traduite dans *Le Mémorial de La Réunion*, Tome 1 *Des origines à 1767*. Saint-Denis de La Réunion : Australe éditions, p. 60-61.

fut également désignée comme *The Pearle* du nom du navire<sup>646</sup> : le cliché s'installe et par une sorte de métonymie, la référence au nom du navire disparaît par la suite, l'île devenant elle-même une perle. L'exotisme, l'attrait pour la qualité d'île vierge sont des traits constamment rappelés. L'intérêt se porte aussi sur les formes du paysage.

La perception s'affine ensuite et s'impose l'idée que si le nord de l'île se peuple, le sud reste pour sa part une nature sauvage préservée.

### ***Potentialités agricoles et contraintes***

L'intérieur de l'île est couvert de montagnes, ou, comme l'ont dit quelques auteurs, ce n'est qu'une seule montagne fendue dans toute sa hauteur en trois endroits différents. Les montagnes sont extrêmement hautes<sup>647</sup>. Les aptitudes agricoles sont soulignées : « La Plaine des Cafres serait susceptible de production » de tous nos fruits et légumes européens<sup>648</sup>. Au sud de Saint-Paul, « les montagnes recommencent à servir de bornes à la mer ; mais elles ne sont pas si hautes et le chemin n'y est pas si difficile qu'entre Saint-Denis et La Possession. Vers Saint-Pierre, Saint-Louis, se trouve un très beau château avec jardin ». Mais Pingré signale aussi que « Nonobstant la hauteur des montagnes, l'eau n'abonde pas à Bourbon autant qu'on le désirerait ; les petits ruisseaux sont à sec, durant une grande partie de l'année »<sup>649</sup>.

Si ce rapport est avant tout une étude des possibilités agricole en fonction de la terre et des conditions climatiques, les paysages se devinent. Il faut souligner ici les mentions relatives à la sécheresse, car cela est important pour la suite de notre analyse : ce texte est écrit bien avant la déforestation accusée plus tard d'être la cause du manque d'eau<sup>650</sup>. Du XVIII<sup>e</sup> siècle aux premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, l'île est principalement perçue comme un espace à découvrir et mettre en valeur<sup>651</sup>.

Le sud en revanche est avant tout un espace à préserver. Avant 1700, les *Ordonnances de la Compagnie des Indes* protègent cet espace qui doit rester une réserve de vivres, à l'emplacement de Saint-Pierre « régnait le

<sup>646</sup> Camille Jacob de Cordemoy écrit pour sa part : « Les navigateurs de cette époque [début du XVI<sup>e</sup> siècle] ne tarissent pas en dithyrambes sur la beauté, la salubrité de la perle de la mer des Indes. », *L'île de la Réunion, id.*, p. 28. Pour Théodore Pavie, l'île est « un bijou », Théodore Pavie, *Scènes et récits des pays d'outre-mer, op. cit.*, p. 112.

<sup>647</sup> ADR, C°2825 *Description de l'île Bourbon*. Extrait du manuscrit de Pingré (Alexandre Guy, 1711-1796), bibliothèque Sainte-Geneviève, G.f.8, in 4°, 1761, Paris, p. 4.

<sup>648</sup> *Id.* p. 5.

<sup>649</sup> *Id.*, p. 13-14. Il précise aussi « Si on voulait ensemençer la Plaine des Cafres il faudrait planter le bled en avril-mai et le récolter en janvier », p. 14-15.

<sup>650</sup> L'auteur relève aussi que « Saint-Denis a été frappée par six mois de sécheresse quand je les ai vus » *Id.*, p. 6.

<sup>651</sup> Voir ADR, Archives royales C°214, 1M41843.

calme le plus complet, le silence des déserts ! »<sup>652</sup>. Les régions situées au sud de l'île sont, c'est bien connu, le Mahavel c'est-à-dire Le Pays des vivres. Nous en arrivons maintenant à un regard issu du terrain, moins conventionnel : le paysage décrit dans les rapports de l'administration.

### *Arpentage Bancks (1780) : de ravine en ravine*

En 1780, le chevalier Jean-Baptiste Bancks (1746-1790)<sup>653</sup> qui exerce la charge d'arpenteur du Roy, parcourt les terres du sud de l'île. Les arpenteurs ont pour fonction de « dire la terre »<sup>654</sup>, c'est-à-dire qu'ils mesurent, établissent des relevés sur la possession de la terre et pour cette raison, leurs rapports donnent à voir les terrains qu'ils traversent. Leurs actes ont une valeur officielle et font preuve en justice. L'arpentage de 1780 consigne les observations établies lors de la visite dans un rapport qui situe la progression des rapporteurs de ravine en ravine<sup>655</sup>. De nombreuses mentions portent sur les plantations, objet de la visite des concessions. La mise en nom du paysage, principalement des ravines traversées, montre l'appropriation du territoire.

Franchissant une ravine sans nom très large et très profonde, dans les Hauts de Petite Ile, le groupe « pour que ce bras ait désormais un nom » la dénomme Ravine Fréon<sup>656</sup>. Etant montés de l'autre côté, ils trouvent un terrain « où il avait été fait une récolte de riz et présentement planté en mahye. Sur ce défriché, il y a un engard et dix cazes de Noirs couvertes de feuilles ». Ils poursuivent leur cheminement jusqu'à une ravine qu'ils nomment aussi : « Ladite ravine se divisant en trois bras, le bras suivant est appelé ravine Greslan », et le troisième bras, « une ravine profonde et coulant

<sup>652</sup> Jules Hermann, *La fondation du Quartier Saint-Pierre*, 1885-1886. Rééd. Saint-Denis : Editions du Tramail, 1990, p. 92. Hermann relève le nom *Pays des vivres* et signale qu'il s'agit de la traduction du terme malgache *mahavel*.

<sup>653</sup> On trouvera une présentation du chevalier Bancks dans *Les Hommes célèbres de La Réunion*, P. Eve dir. Saint-Denis de La Réunion : Editions Delphine, 2010, Tome 1, p. 53.

<sup>654</sup> Expression de Mireille Touzery dans *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Lucien Bély éd., article « Arpenteurs », p. 86.

<sup>655</sup> Les concessions ont été visitées et décrites en 1780 : « L'an mil sept cent quatre-vingt, le dix-neuf juin huit heures du matin, Nous Laurent Alexandre Lambert Fréon, grand Conseiller au Conseil Supérieur de cette Isle, commissaire au Tribunal Terrier, en conséquence de notre ordonnance de datte du Vingt may dernier publiée et affichée dans les différents quartiers de l'Isle, suivant les procès-verbaux ci-joint en les quartiers Saint-Pierre et Saint-Louis nous nous sommes rendus en ce quartier Saint-Pierre de Saint-Denis notre résidence ordinaire accompagné de Monsieur Pierre Jean Greslan, Procureur du Roy audit Tribunal Terrier et de Monsieur Jean Baptiste chevalier Bancks arpenteur juré dudit Tribunal assisté de Philippe Leclerc de Saint-Lubin notaire du Roy et premier commis greffier de la juridiction que nous avons nommé greffier par l'absence du greffier du Tribunal après avoir reçu de lui le serment en tel est requis. » ADR, C16 Arpentage Bancks, 1780, f°1. Biographie de Philippe Leclerc de Saint-Lubin (1748- ?) dans *Les Hommes célèbres de La Réunion, op. cit*, Tome 3, p. 78.

<sup>656</sup> Laurent Alexandre Lambert Fréon (1731-1805), grand Conseiller au Conseil Supérieur devient Premier président du Conseil supérieur en 1783. Biographie dans *Les Hommes célèbres de La Réunion, op. cit*, Tome 2, p. 104.

eau », ravine Bancks. Le rapport ajoute que cette ravine est bordée « par un nouveau défriché, qui avoit été planté en riz et qui l'est maintenant en, mahy et café. Lequel défriché a été fait par les héritiers de feu Romain Roger »<sup>657</sup>.

Les limites des concessions sont conditionnées par le tracé des ravines, ce qui est indiqué par la formule rituelle « le présent terrain diminuera en largeur ou augmentera, ainsi que ceux des concessionnaires voisins, à proportion que les ravines s'ouvriront ou se fermeront par en haut et par en bas ». Ainsi, les ravines structurent le découpage du sud de l'île et le paysage apparaît essentiellement par la mention des terrains concédés objet de la visite. Ce paysage correspond véritablement à un espace vécu qui renvoie à la progression difficile par des ravines, qui font obstacle à la marche des trois hommes ainsi qu'aux terrains qu'ils viennent contrôler, des terrains mis en culture, principalement en maïs. Ce paysage vécu se résume à la réalité des champs cultivés ou en friches, entrecoupés par l'espace sauvage des ravines.

Dans les premières descriptions de paysages des Hauts dominent la végétation et la roche. Philippe Petit-Radel (1749-1815), médecin qui réside à Bourbon de 1794 à 1796, rapporte ses impressions sur l'île<sup>658</sup>, il écrit par exemple en 1794 : « Nous atteignîmes enfin un vaste désert appelé Plaine des Cafres. C'est une plaine entrecoupée de collines, entièrement nue, sur laquelle croissent ou plutôt languissent quelques plantes (...) A peine arrivés sur ces hauteurs, nous fûmes enveloppés d'un brouillard épais qui s'était élevé peu à peu, et qui devenait plus froid à mesure que nous avançons du côté de l'est ». Il ne précise pas la date, mais la description est écrite en hiver, car le texte mentionne une pluie mêlée de neige<sup>659</sup>. Il dépeint un paysage tourmenté, une végétation grêle quand on s'élève en altitude<sup>660</sup>. Petit-Radel relève qu'on y trouve « les mêmes plantes qu'en Europe : des lauriers-thym, des églantiers, des pêchers, et des fougères ». La Plaine se résume à des arbres et de la rocaïlle<sup>661</sup>. Là encore, le paysage correspond à un espace vécu : notre témoin évoque le paysage à travers le plaisir des yeux<sup>662</sup>, décrit ce qu'il voit – espace perçu – mais il va plus loin, il rapporte qu'il « se baisse sur le cou de son cheval » pour ne pas être fouetté par les branches, qu'il « saute de roche en roche, non sans tomber plusieurs fois dans l'eau », il est « enveloppé » par une brume froide, il est « épuisé de fatigue », il sent l'odeur des arbres. Cet espace se prolonge en un espace conçu qui mêle la

<sup>657</sup> Les passages cités sont extraits du rapport dont la référence est donnée plus haut, note 17.

<sup>658</sup> Voir sa biographie dans *Dictionnaire biographique de La Réunion*, volume 1, Michel Verguin et Mario Serviabile éd., 3 vols. Saint-Denis de La Réunion : CLIP ARS-Terres créoles, 1993.

<sup>659</sup> « Voyage à l'île Bourbon », Philippe Petit-Radel, 1794 in Antoine Roussin, *Album de l'île de La Réunion*. Rééd. Editions Orphie, 2004, p. 393.

<sup>660</sup> *Id.* p. 387.

<sup>661</sup> *Id.* p. 394.

<sup>662</sup> Décrivant les paysages de l'intérieur de l'île, il écrit ainsi : « Là, la nature est languissante, parce qu'il lui manque les forces qui lui donnent cette vie, cette verdure qui réjouissent les yeux ». « Du sommet le plus élevé de ces montagnes où j'avais grimpé, j'avais beau jeter les yeux dans tous les sens, je ne découvrais aucune trace de cultures... », *Id.*, p. 387-388.

perception de la découverte d'un espace naturel nouveau pour l'auteur à la comparaison avec les paysages connus de métropole qui lui servent de référence. Ces espaces emboîtés mêlent un paysage péricorporel lorsque le brouillard baigne les voyageurs ou lorsque l'auteur doit éviter les branches, à un paysage lointain lorsqu'il évoque la plaine dans son ensemble ou monte sur la première colline pour jouir du coup d'œil<sup>663</sup>.

De la Rivière d'Abord, Petit-Radel écrit : « Je traversai le lit de la Rivière d'Abord, puis celui de la Rivière des Cafres, admirant le vaste horizon qui se découvrait à mes regards. Au nord, les Monts-Salazes isolés dans leur majestueuse élévation, les roches escarpées de Saint-Paul, les collines de la Rivière d'Abord, qui s'élèvent en pente douce et se terminent par une vaste forêt. A l'est, j'admirais une succession de petits monticules, couverts de maisons de campagne, et au loin le volcan dont la fumée apparaissait suivant une direction oblique ». Espaces dégagés, vaste horizon et forêt des Bas s'opposent aux formes tourmentées des Hauts.

La richesse d'une île fertile et d'une faune abondante est ainsi ce qui caractérise l'île Bourbon dans une première approche. Le paysage décrit alors est un paysage perçu. L'interaction entre l'homme et la nature donne naissance à un paysage vécu, bien plus riche et complexe que les simples évocations visuelles. Rapidement aussi, l'intérêt porté à la qualité des lieux et aux potentialités révèlent le passage à un paysage conçu. Le constat de la mise en valeur réalisée et à venir prend une dimension essentielle dans l'appréhension du paysage<sup>664</sup>.

### **Mise en culture et inquiétude au XIX<sup>e</sup> siècle : paysage sauvage, recul de la forêt et catastrophe écologique**

« Parcourez au pas de course ces campagnes toutes couvertes de cannes fières et empanachées, pareilles à une armée de guerriers innombrables marchant à la conquête d'un autre empire »<sup>665</sup>. L'exubérance des champs de canne frappe Eugène Dayot qui fait route de Saint-Joseph à Saint-Pierre au début du XIX<sup>e</sup> siècle, *campagne* est le terme qui lui vient alors naturellement à l'esprit pour évoquer les paysages des terres qu'il

<sup>663</sup> *Id.* p. 394. Sur l'espace corporel, péricorporel et lointain, voir Alain Berthoz dans « Espace perçu, espace vécu, espace conçu », *op. cit.*, p. 158.

<sup>664</sup> L'espace perçu est lié au mouvement du corps et au visuel, c'est la manière dont nous nous représentons l'espace matériel. L'espace vécu « est l'espace vu des hommes par toutes les valeurs qu'ils attribuent à ces espaces en tant qu'hommes ». Il « ouvre des horizons plus larges que le simple espace de vie », l'espace vécu est perçu « selon des distances qui ne sont pas uniquement kilométriques, mais se révèlent aussi distances-temps, distances sociales, distances écologiques, distances culturelles L'espace est représenté à la mesure de ces perceptions... ». L'espace conçu est un espace abstrait, isolé de son contexte kinesthésique, conçu par l'intelligence et associé aux représentations. Voir Armand Frémont, « Géographie et espace vécu », in *Les espaces de l'homme, op. cit.*, p. 94-107, p. 102. Voir aussi *Les mots de la Géographie. Dictionnaire critique*, Roger Brunet, *op. cit.*, p. 195.

<sup>665</sup> Eugène Dayot dans *Album de l'île de La Réunion*. Antoine Roussin éd. Editions Orphie, 2004, p. 49.



traverse. Cette campagne préservée comme espace vivrier de l'île présente cependant déjà des productions plus variées que ne le laisserait penser l'armée de guerriers empanachés évoquée par le poète.

***Recul des forêts et sécheresses : l'image récurrente du paysage dégradé***

Avec le développement des cultures d'exportation à partir de 1720, les zones d'altitudes situées entre 100 et 400 m sont colonisées par les cultures de café<sup>666</sup>. L'extension de ces cultures et l'exploitation des forêts s'accompagnent du recul de la nature sauvage. « D'un coup de hache la main détruit toute la prospérité et l'espérance des forêts »<sup>667</sup>. Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le recul de la forêt est rendu responsable des sécheresses. « Il convenait de lui représenter que le dépouillement des terrains [proches de la mer] me semble être une des causes principales des sécheresses terribles que nous éprouvons, car les arbres conservés dans les forêts y attirent les nuages qui s'y condensent et donnent la pluie, ceux qui couvrent la plaine ou les terrains qui avoisinent la mer ont la propriété de contrebalancer l'attraction et cause la chute d'eau détenue dans les airs ». L'intérieur de l'île est occupé par des îlets installés dans « les affaissements de terrains adossés aux remparts qui forment l'encaissement des rivières de l'île ». Dans ces espaces abondaient autrefois les ressources de la faune, cabris sauvages, poissons, multitudes d'oiseaux qui vivaient dans ces lieux<sup>668</sup>.

Les rapports sur « le dévastement de l'île » qui privent cette dernière de son « humidité fécondante »<sup>669</sup> sont nombreux<sup>670</sup>. L'association déforestation/sécheresse est récurrente : « De nombreuses contrées, autrefois célèbres pour la fécondité de leur sol, n'offrent plus aujourd'hui que des solitudes arides et désolées, sans qu'il puisse être assigné à une aussi complète transformation d'autre cause rationnelle que la diminution des pluies par suite de la destruction des forêts (...) Le gouvernement doit surtout envisager les plantations d'arbres qui retiennent les nuages, attirent les vapeurs ou conservent l'humidité »<sup>671</sup>. Tous insistent sur les fléaux qui menacent la colonie du fait de cette « dévastation »<sup>672</sup>. Un rapport de 1821

<sup>666</sup> Jean Paul Kerveillant, *La diversification des activités agricoles à La Réunion*. Tome 2. Thèse Université de Saint-Denis de La Réunion, 1996, p. 251.

<sup>667</sup> ADR 7M62 1821-1839, Rapport de la commission sur la Conservation des forêts de janvier 1821.

<sup>668</sup> ADR, C16, Arpentage n° 20, 1821 : Rapport adressé « au baron Milius administrateur de la colonie », p. 2 et p. 8.

<sup>669</sup> ADR 7M62 1821-1839, Lettre n° 19.

<sup>670</sup> On trouvera une étude détaillée de la préoccupation pour la forêt dans l'île dans Marie Mylène Poleya, *La dévastation de la forêt réunionnaise au XIX<sup>e</sup> siècle ou un régime forestier en rodage*, Mémoire de Master 2 sous la direction de Prosper Eve, Université de La Réunion, 2012.

<sup>671</sup> ADR 7M62, rapport n° 5 de février 1857, p. 6-7. On trouvera d'autres explications du même ordre dans le même dossier : n° 29, rapport trimestriel ; Rapport 343 de 1855 ; rapport n° 5 de février 1857 ; rapport du 4<sup>e</sup> trimestre 1859.

<sup>672</sup> Sous la cote ADR 7M62. Le rapport 343 de 1855, p. 11, signale les conséquences en matière de « salubrité publique, avec le « développement des maladies inflammatoires », conséquences

imputait ces dégâts à des ruraux « inhabitués à la règle » : « L'île recèle une population considérable d'hommes agiles, adroits, vigoureux, susceptibles d'être fort utiles, mais que leurs vices et une paresse inextricable plongent dans la plus complète nullité. Loin d'être utiles au pays, ils lui sont à charge et le menacent d'une catastrophe que tout le monde prévoit »<sup>673</sup>. Suit une énumération de la prédation opérée par les maîtres eux-mêmes ou sur leur ordre par les esclaves. La création des Gardes champêtres est présentée comme une des mesures nécessaires pour lutter contre les délits forestiers dévastateurs. Le rapport n° 5 de 1858 conclut d'ailleurs à une amélioration après les mesures prises

La déforestation au profit des surfaces cultivées est une réalité dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> « malgré la législation qui prévoit de conserver le cinquième des terres en bois et le reboisement de celles dont les pentes sont supérieures à 33 % »<sup>674</sup>. Avec la croissance de l'industrie sucrière, la zone cannière se dilate et gagne les moyennes pentes jusque vers 400/600 m au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment entre Saint-Pierre et Saint-Philippe<sup>675</sup>. Vers 1875, le géranium se développe dans les parties hautes des habitations<sup>676</sup>. Le développement du géranium provoque un défrichement de la forêt jusqu'à 1600 m. Il en résulte un paysage coupé caractéristique<sup>677</sup>.

1820	1836	1851	1861	1864		1950	1973	1992
54 146	57 880	59 684	67 920	71 821		60 000	65 710	59 800

Evolution de la surface cultivée en hectares<sup>678</sup>

### ***Beauté et démesure : grandeur des espoirs de la mise en valeur***

Les espérances sont grandes en 1820. Un extrait du récit de voyage d'Auguste Billiard<sup>679</sup> suffira à s'en convaincre : « Du bord de la route, un peu avant d'arriver à la ravine des Cabris, l'aspect des montagnes est admirable : le gros Morne et le Bénard, séparés par les abîmes de la rivière Saint-Étienne, s'élèvent en face l'un de l'autre comme deux géants qui ont l'air de s'entremesurer. Je les vois encore le matin dans toute la pureté de l'atmosphère, me

---

qui peuvent « être attribuées au changement dans l'état général du climat par un déboisement inconsidéré ».

<sup>673</sup> ADR 7M62, n°17, Rapport de la commission sur la Conservation des forêts de janvier 1821.

<sup>674</sup> Jean-Paul Kerveillant, *La diversification des activités agricoles à La Réunion*, 3 tomes, Thèse de doctorat sous la direction de Daniel Lefèvre, Université de La Réunion, 1996, T.2, p. 262.

<sup>675</sup> Ces précisions sont extraites de l'excellent *Atlas historique du sucre à l'île Bourbon/La Réunion (1810-1914)* de Jean-François Géraud et Xavier Le Terrier. Saint-André de La Réunion : Océan Editions, 2010, p. 38 et cartes p. 40-44.

<sup>676</sup> *Id.* p.38.

<sup>677</sup> Jean-Paul Kerveillant, *La diversification des activités agricoles à La Réunion*, *op. cit.*, p. 268 et p. 270.

<sup>678</sup> Tableau établi d'après les données dans Jean-Paul Kerveillant, *La diversification des activités agricoles à La Réunion*, *op. cit.*, 1996, p. 253, p. 262, p. 264, p. 291.

<sup>679</sup> Auguste Billiard (1788-1857 ?) est auteur d'une relation de voyage dans les îles de France et Bourbon entre 1817 et 1820.

montrant leurs flancs sillonnés de ravines profondes, et leurs têtes blanchies par les frimas. Les montagnes, dont l'âpreté semble s'accorder avec le caractère des habitants du Gol, s'abaissent en pente très-douce jusqu'à la plage de la rivière d'Abord : c'est sous ce dernier nom que le quartier Saint-Pierre est généralement désigné. La plaine, comme dans les bas de Saint-Louis, y est couverte de blés, car la rivière d'Abord, réunie au Gol, est le grenier de l'Île de France, où la plus grande partie de leurs grains sont exportés. Cette culture était plus importante autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui. L'île de Bourbon approvisionnait alors nos escadres et nos établissements de l'Inde (...)»<sup>680</sup>.

Les habitants de Saint-Pierre sont « séparés des autres quartiers par des montagnes et des torrents (...) Le canton de Saint-Pierre, comme tous les autres de la partie sous le vent, n'est aride qu'au bord de la mer : la lisière de savanes n'y est pas très étendue ; en sortant du quartier on voit commencer les cultures, qui s'embellissent à mesure qu'on s'élève dans la montagne, dont la pente est très douce, ainsi que je vous l'ai déjà fait observer ». En contraste avec une végétation naturelle dégradée, la mise en culture est ici vue positivement.

La description du voyage à La Plaine des Cafres et au volcan mérite d'être longuement citée : « La Plaine n'est point une surface unie, comme son nom pourrait le faire supposer : elle est chargée de pitons qui s'élèvent isolément comme les tumulus des anciens ; ils sont couverts d'arbres chétifs qui ne dépassent point les arbrisseaux. Revenu sur mes pas, je gravis à peu près jusqu'à la cime de piton de Villers, ainsi nommé d'un ancien gouverneur : on y jouit de l'un des plus beaux points de vue de la colonie. Quoique éloigné de deux ou trois lieues du cratère du volcan, je distinguais parfaitement et les remparts de son enclos, et ceux de Saint-Joseph et de Saint-Rose, qui forment ensemble un cirque immense dont le couronnement tombe en ruines. Sur ma gauche, je pouvais compter les chaînes de rochers qui montent jusqu'à la cime du piton de Neige, semblables aux grands ossements d'un corps presque entièrement décharné ». « J'étais allé seul à la Plaine ; au milieu de ce désert, éloigné des sentiers frayés, ne voyant plus aucune marque du passage des hommes, mais entouré des monuments les plus hardis de la nature, je me laissais aller à des sentiments confus de plaisir et d'inquiétude. Je ne tardai pas à me retrouver parmi les aimables et les bons habitants de la rivière d'Abord. La solitude et le monde me plaisent tour à tour ; dans les montagnes de Bourbon, on passe en peu d'instant des frivoles intrigues d'un village ou d'une petite ville à l'isolement le plus absolu. Le dernier quartier de la partie sous le vent est Saint-Joseph, qui est aussi le plus nouvellement établi ; c'est une petite colonie formée par M. Joseph Hubert, avec lequel vous ferez bientôt connaissance : il a doté les nouveaux colons de la nature du giroflier. À Saint-Joseph la nature est encore toute sauvage ; les terres y sont fertiles, mais elles passent pour n'avoir pas assez de fond : ce

---

<sup>680</sup> Auguste Billiard, *Voyage aux colonies orientales*, Paris, Ladvocat, 1822, p. 140-141.

n'est en plusieurs endroits qu'une couche végétale qu'on a peut-être trop tôt dépouillée de ses arbres. La partie du sud de l'île est la plus moderne ; les cultivateurs dorment en paix sur les flancs du volcan : si une éruption allait tout à coup les réveiller ! De tous les habitants de l'île, ceux de Saint-Joseph sont les plus rapprochés de ce que nous sommes convenus d'appeler l'état de nature ».

La modernité, c'est la colonie qui peuple un espace difficile et donne naissance à des paysages cultivés humanisés. « Je ne puis vous en parler comme je le souhaiterais, n'ayant point visité cette extrémité de l'île, remarquable, dit-on, par la grandeur et la beauté de ses paysages. Je n'ai point achevé le tour de la colonie par le chemin du grand pays brûlé : vous y auriez vu l'Océan conquis et repoussé par les dernières éruptions. On m'a assuré que rien n'était plus affreux, plus sublime que ces torrents de lave à peine refroidie qui, comme les eaux d'une cascade, semblent couler encore des cimes du volcan dans les abîmes de la mer. On marche pendant plusieurs lieues sur un sol que l'on dirait de fer »<sup>681</sup>.

Azéma fait le même constat. Il insiste sur le caractère désolé de la nature sauvage : « On a dit de cette île qu'elle n'était qu'un bloc de pierre, que la nature en avait rendu inutile la plus grande partie, que trois pics inaccessibles, qu'un affreux volcan dont les environs sont toujours brûlés, que des montagnes dont le sommet est constamment aride, que des côtes généralement couvertes de cailloux et de torrents impétueux, opposaient des obstacles insurmontables à une culture peu étendue. Ce tableau, quoique exagéré, ne laisse pas que d'avoir un fonds de vérité. Mais on aurait dû ajouter que cette colonie, malgré sa constitution physique, était une des plus fertiles et des plus saines du monde (...) Les montagnes partent généralement du bord de la mer. Les plaines sont situées dans l'intérieur de l'île. Ces plaines sont couvertes de forêts, bordées d'escarpements presque infranchissables, et diffèrent de hauteur et d'étendue. Elles ne sont pas cultivées »<sup>682</sup>. Soulignant d'emblée les potentialités du sol, Georges Azéma n'exalte que les zones mises en culture : « L'île est divisée en trois zones : la plus haute, entièrement incultivable, est le siège des vents, des pluies et des neiges. On n'y rencontre que des mousses et quelques fougères. En descendant, on remarque çà et là quelques arbres rabougris et des calumets. Dans la seconde zone se montrent les palmistes et les grands arbres. C'est là que commencent les belles forêts qui couvraient l'île. La troisième zone est celle des riches cultures, de l'industrie et du commerce »<sup>683</sup>.

La nostalgie du paradis perdu s'impose également. Pour donner un seul exemple, Abel Hugo, en 1835<sup>684</sup>, affirme : « Bourbon était

---

<sup>681</sup> *Id.*, p. 150.

<sup>682</sup> Georges Azéma, *Histoire de l'île Bourbon depuis 1643 jusqu'au 20 décembre 1848*. Paris : Plon, 1862, p. 330-331.

<sup>683</sup> *Id.*, p. 334.

<sup>684</sup> Abel Hugo, *France Pittoresque ou Description Pittoresque, Topographique et Statistique des Départements et Colonies de la France*. Paris : Chez Delloye, 1835-1838.

presqu'entièrement couverte de bois ». Evoquant les années 1700, il ajoute : « Dans ce temps-là, les savanes qui bordent les rivages de l'île étaient encore couvertes de benjoints et de lataniers (...) Les maisons de chaque quartier étaient éparpillées dans la savane, les cultures de la montagne séparées par d'épaisses lisères de bois ; chaque famille vivait isolée, car on était peu envieux les uns des autres ; les femmes, s'il faut en croire les documents du temps digne de faire autorité, troublaient quelque peu, par leurs prétentions jalouses, l'harmonie qui eût régné dans cette naissante société »<sup>685</sup>.

De tous ces témoignages, il ressort que, si la perception du paysage dépend du point de vue particulier de chaque observateur, le caractère sauvage et exubérant de la nature est un des traits essentiels. Tout change au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

### ***1850 : La dénonciation des ravages de la mise en valeur et la nécessité préserver l'espace naturel***

En 1831 puis en 1832, le Maire de Saint-Pierre, Urbain Marin, étudie les conditions de culture dans les environs de Saint-Pierre. Il explique qu'en raison de la sécheresse, sa ville n'est plus le *mahavel* : « Les sécheresses sont aussi très nuisibles à cette culture ; aussi Saint-Pierre qui était autrefois le Grenier de l'île, ne produit plus aujourd'hui sa production en grains nourriciers ». Dans les deux décennies qui suivent, la sécheresse devient un leitmotiv chez les auteurs et un cliché.

Le paysage de La Plaine que décrit Textor de Ravisi<sup>686</sup> reste au premier abord dans le ton des descriptions qui précèdent. La Plaine des Palmistes est un cirque gigantesque creusé dans les flancs de la montagne. « (...) Dans La Plaine et sur les remparts, une nappe continue de verdure, variée dans ses teintes, et sur laquelle se détachent les frondes flexibles des palmistes et les têtes empanachées des fougères arborescentes. (...) La Plaine est encore une forêt épaisse malgré les ravages produits par les coupes des bois de palmistes et des fougères, et malgré les écorcements pratiqués sur différentes espèces d'arbres. Elle présente l'aspect d'un vaste fourré et d'un taillis épais rendu difficile par des lianes et des herbes de toutes sortes ». Mais pour lui, cet espace a vocation à être mis en culture : « La Plaine des Palmistes et dans un juste milieu, est, selon nous, comme doit être un beau pays inculte et boisé ; mais qui attend la main de l'homme pour le travailler et achever l'œuvre de la nature »<sup>687</sup>. Textor de Ravisi rend compte ainsi de

<sup>685</sup> Abel Hugo, *op. cit.*, « L'île Bourbon », 1835, p. 7, p. 9, p. 14.

<sup>686</sup> Anatole Arthur Textor de Ravisi (Bourges 1822-Paris 1902) entré dans l'infanterie de marine en 1840 est lieutenant en 1846. Il participe alors à la colonisation de la Plaine des Palmistes et de la Plaine des Cafres en rédigeant une étude sur la mise en valeur de cette partie de l'île. Il est attaché à l'Etat-Major en 1860. Site : gw.geneanet.org, consulté le 10/04/2014.

<sup>687</sup> Textor de Ravisi, Anatole-Arthur (Baron). *Études sur les deux plaines des Palmistes et des Cafres de l'île de la Réunion, par Textor de Ravisi...* Archives de la Direction de l'Intérieur. Ouvrage annexé au travail de la Commission du 10 mai 1849 nommée à l'effet d'examiner toutes les questions qui se rattachent à la plaine des Palmistes, 1850, p. 23-24.

l'espace vécu, sa description des paysages est directement issue des sensations ressenties lors de sa découverte des lieux. Au fil du texte, ce paysage revêt des potentialités que l'auteur imagine pour ces Hauts de l'île : l'espace devient prospectif, c'est un espace conçu.

La vision se fait ensuite négative et nostalgique : « Ici la verdure est triste, roide et monotone ; quelques sites y sont grandioses, mais tout y porte un cachet sérieux et triste. C'était jadis une grande forêt intérieure, et le grand bois des Cafres, et les bords du Bras de Ponto donnent l'idée de ce qu'elle pouvait être. Les incendies l'ont déboisée, et dans beaucoup d'endroits on peut encore suivre les ravages du feu par les traces qu'il a laissées. Les avalaisons ont peu à peu emporté les terres en pentes, et la surface irrégulière de La Plaine les a favorisées. Ces déboisements complets sur un point culminant de l'île à la ligne qui semble être comme la limite fixe entre la partie du Vent et les sécheresses de la partie Sous-le-Vent, ont produit des phénomènes météorologiques, qui, en rompant l'équilibre qui existait anciennement entre les pluies et les sécheresses, ont amené cette grande localité au triste aspect où elle paraît maintenant »<sup>688</sup>. Les transformations météorologiques résultent du déboisement explique-t-il alors : quand elle était boisée, La Plaine des Cafres n'était pas sèche, mais au contraire riante alors qu'en 1850, elle est dévastée par les incendies. Il présente la végétation de la plaine comme « grêle et pauvre », les arbres, en raison du manque de qualité des sols présentent des « troncs tordus, divisés dès leur base, rameux et peu élevés ». La Plaine offre l'aspect « d'un immense pacage naturel ». La conclusion du rapporteur est qu'il faudrait replanter<sup>689</sup>.

Théodore Pavie (1811-1896) dans ses *Scènes et récits des pays d'outre-mer* rapporte ainsi les propos de son guide créole : « Je puis assurer que, depuis que je suis au monde, il s'est introduit dans notre île bien des nouveautés. On défriche tant, que l'eau ne tardera pas à disparaître de nos rivières »<sup>690</sup>.

Dans *La France illustrée*, V.-A. Malte-Brun, après avoir signalé combien les montagnes sont escarpées au centre, mentionne un ruban cultivé sur dix kilomètres sur tout le pourtour de l'île. Très extérieur, il ne connaît pas l'île et affirme qu'en général « les rivières ne sont ni larges ni profondes » ; il relève que l'île est salubre<sup>691</sup>, mais souligne que les forêts défrichées ne recouvrent plus que le quart du territoire<sup>692</sup>. Les illustrations et

<sup>688</sup> Textor de Ravisi, *id.*, p. 65-66

<sup>689</sup> Textor de Ravisi, *id.*, p. 18, p. 78, p. 82-83.

<sup>690</sup> Théodore Pavie, *Scènes et récits des pays d'outre-mer*, *op. cit.*, p. 107.

<sup>691</sup> La pureté de l'air est devenue un lieu commun constamment répété. Depuis Olfert Dapper, *La connaissance de l'Afrique*, *op. cit.*, p. 482, le caractère « extraordinairement sain » de l'air de l'île est constamment réaffirmé. Edouard Charton, *op. cit.* p. 69, souligne que l'air est pur et sain. Abel Hugo fait de même, *op. cit.*, p. 27. Jules Verne, *op. cit.*, p. 75, mentionne la salubrité du climat, Voir de même *Notice sur La Réunion* de Charles Simond, *op. cit.*, p. 3, etc.

<sup>692</sup> Victor Adolphe Malte-Brun, *La France illustrée*, 1884, p. 84 à 92. Edouard Charton dans *Le magasin pittoresque* (1840) de même insiste sur la présence des bois et forêts qui couvrent encore plus du quart de l'île p. 66. Même constat dans Jules Verne dans *Géographie illustrée de*

gravures de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en revanche donnent toujours à voir le paysage naturel<sup>693</sup>.

***Le renversement dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle : les bienfaits de l'action humaine et de la mise en valeur***

De Mahy et Jules Hermann sont les premiers à insister sur la beauté de la nature encore présente et sur les espoirs de l'agriculture dans le sud et les Hauts.

François De Mahy (1830-1906) décrit admirablement la transformation du paysage en cours dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le lire apporte un aperçu exceptionnel sur sa vision du paysage. « Montés sur des mules, nous prenons gaiement le chemin de la plaine, belle route, entourée de magnifiques champs de cannes, bordée en quelques endroits de grands vacoas. Partout de beaux points de vue. La route s'éloigne toujours du rivage de la mer et s'élève au fur et à mesure qu'elle s'avance dans l'intérieur de l'île. Après avoir parcouru quatre lieues environ, elle atteint la lisière de la forêt. Non plus la forêt vierge, car elle est déjà en partie dépeuplée. On voit çà et là des arbres renversés, couverts de mousses et d'orchidées, corps immenses abattus par le temps et formant un singulier contraste avec les tas de planches, les pièces éparses, les troncs fraîchement coupés, indices de l'invasion récente du travail de l'homme. Encore quelques années, et les représentants vénérables de la vieille nature auront disparu de nos forêts. La culture aura gagné un nouveau domaine. Et s'il nous est donné de revoir ces mêmes lieux au déclin de nos jours, nous ne les reconnaitrons plus, nos souvenirs seront en défaut. Il n'y a pas longtemps que l'homme occupe Bourbon, et cependant, quelles transformations, quels changements se sont déjà opérés sous sa main ! ». « A une heure et quart je suis parti de La Plaine des Palmistes pour le Grand Bassin (...) Cette plaine des Palmistes est un des endroits les plus pittoresques du monde. J'ai eu un plaisir infini à la revisiter et le temps m'a favorisé (...) Arrivés à la Plaine des Cafres, nous avons retrouvé le beau temps. La température était délicieuse, et les points de vue,

---

*la France* (1879), qui reprend le chiffre du quart de la superficie couverte en forêt (p. 76). Tous ces textes ont été réédités en *fac simile* In *L'île Bourbon*. Bourg en Bresse : Les éditions du Bastion, 1990. La pagination est celle de la réédition.

<sup>693</sup> Les images du XIX<sup>e</sup> siècle insistent sur la dimension minérale. Vers 1840, les paysages dans les gravures de Patu de Rosemont montrent un arrière-plan essentiellement rocheux, les illustrations d'Antoine Roussin font de même sauf dans les vues rapprochées qui laissent apparaître une végétation luxuriante. La découverte de l'île par Paul Cassien lors de deux voyages en 1861-1864 et 1870-1876 se traduit par la réalisation de croquis de paysages d'une nature différente. Ces derniers montrent que Cassien s'intéresse avant tout à la lumière et aux masses de vapeur. C'est une perception naturaliste. Cassien est notamment fasciné par les fougères arborescentes, l'enchevêtrement des végétaux, l'exubérance des formes végétales. Sur cet aspect, voir Christian Germanaz, « Regards de l'intérieur de l'île. L'interpellation paysagère de Paul Cassien (La Réunion, 1861-1876) » in *Image et voyage. De la Méditerranée aux Indes*, Sylvie Requemora-Gros et Loïc P. Guyon dir. Aix : PUF de Provence, 2002, p. 137-138 et p. 142.

mis en valeur par mille jeux de lumière, étaient vraiment merveilleux. Après avoir marché une heure dans les prairies, nous avons pris le sentier dans les hauts de la forêt Cabeu. Vous savez, cette fameuse forêt que j'avais tant envie d'acheter ! Quelle magnificence ! On n'a pas idée de cette végétation-là en Europe. Après la forêt nous avons pris la pente du Piton Bleu formant l'encaissement du bras de la Plaine. Quelle descente ! Quelle effroyable profondeur..., effroyable pour nos jambes, car il y a peu de danger, la pente étant presque constamment boisée »<sup>694</sup>. L'exaltation devant l'ampleur des paysages, s'accompagne d'un immense espoir placé dans le reboisement en cours : « Il y a bien du changement à Cilaos. D'abord, le reboisement, qui sauvera le plateau en train de s'effondrer dans les ravins dont la destruction des anciennes forêts avait amené la formation, comme il y en a tant en France dans les régions alpestres. Le service forestier, ici comme en France, rend de bien grands services au pays »<sup>695</sup>.

La même confiance dans l'action humaine se lit chez Louis Héry pour qui La Plaine traversée de « mille ravins qui traversent la route », dans laquelle on s'embourbe, évoque la Pologne et ses marécages, tout en s'enthousiasmant pour la manière dont « l'industrie humaine a dompté les obstacles. » A la nature sauvage faite d'« un fouillis de rocailles et de broussailles où s'intercalent de sournois bourbiers ; et comme si l'hiver avait voulu se mettre de la partie pour rendre le paysage encore plus maussade, une âpre gelée qui a duré trois jours, du 18 au 21 septembre, a tout roussi et détruit le peu de verdure qui eût pu consoler les yeux du voyageur », s'oppose Sainte-Agathe<sup>696</sup> « si gracieusement enjolivée et si bien cultivée que tous les produits exotiques y prospèrent, semble ne captiver un instant les yeux que pour mieux trancher un contraste » de même que les terres de M. Fleury<sup>697</sup> sont ainsi décrites « à *Fleury's Cottage* la perspective devient admirable ; l'étroit couloir qui jusqu'alors avait formé un goulet monotone s'évase tout à coup en un ovale de plusieurs lieues de circuit dont toute l'enceinte est abritée par un revêtement de hautes montagnes partout tapissées de palmistes ondoyants. Ce riche bassin formé d'une terre d'alluvion est planté à l'européenne. Les artichauts s'y prélassent, et un champ de blé y verdoie comme dans les plaines de la Beauce »<sup>698</sup>. Le contraste entre le pittoresque des paysages naturel et le caractère remarquable de la mise en valeur ne marque pas une opposition, mais bien une complémentarité.

Le même constat se vérifie chez Jules Hermann dans *La fondation du Quartier Saint-Pierre*. La végétation sauvage est chassée pour faire place à la culture des hommes : « Nous avons ici (...) une flore sauvage d'une

<sup>694</sup> François De Mahy, *Autour de l'île Bourbon et de Madagascar*, op. cit., p. 267, p. 274-275.

<sup>695</sup> *Id.* p. 43.

<sup>696</sup> Sainte-Agathe est la paroisse devenue aujourd'hui la commune de La Plaine des Palmistes.

<sup>697</sup> Fleury Pantalion est un colon installé à la Plaine des Palmistes en 1835. Prosper Eve, *Les esclaves de Bourbon. La mer et la montagne*. Paris : Karthala, 2003, p. 137.

<sup>698</sup> *Fables créoles et exploration de l'intérieur de l'île Bourbon*, Louis Héry en 1883, p. 132-133. La même comparaison avec la Beauce se trouve chez Camille Jacob de Cordemoy in *L'île de la Réunion*, 1899, p. 9.



richesse infinie et résumant celle d'un continent disparu, toutes rappelant, par leur douceur et leur innocuité, des espèces anciennement domestiquées ou cultivées et retournées depuis à l'état sauvage ». La civilisation disparue a donné naissance à des paysages idéaux : « L'homme dans un passé profondément lointain, a dû purger la terre de Bourbon de tous les êtres de la création qui pouvaient lui faire tort ». On est bien loin du souci écologique dans cette vision idéale : « la culture de l'homme a rasé impitoyablement l'ancien couvert forestier »<sup>699</sup>. Pour les paysages du sud, Hermann signale le caractère exceptionnel de la nature et les destructions, mais dès que l'on s'éloigne en altitude, la nature présente encore son aspect originel : « L'île n'est pas encore entièrement habitée. Bien des régions, portant toujours leurs forêts vierges, ne sont en l'an du Christ 1898, pas plus occupées par l'homme, que ne l'étaient en 1700 la commune de Saint-Pierre et ses voisines. Et une simple journée de marche peut nous conduire de Saint-Pierre dans une de ces régions restées sauvages, assez vaste, pourtant pour donner la vie à des milliers de familles. Du rivage, à travers la gorge entr'ouverte de Cilaos, on en aperçoit les dernières crêtes, celles que le soleil levant montre les premières de ses rayons roses. C'est la Plaine de Salazes avec Bélouve, Mazerin, Bébou ! Là, sur un parcours de plus de cinquante kilomètres carrés, le sol est encore couvert d'un bois épais, qu'on ne parcourt que la hache à la main, les palmiers se heurtent et s'entrelacent aussi dru que les graminées que l'on foule aux pieds sur le rivage. Pas un être humain n'y cultive le sol ; pas un animal ne s'y montre, si ce n'est le tangué, notre seul mammifère indigène depuis la disparition de la *fany* ou souris chaude »<sup>700</sup>. Pourtant c'est la mise en valeur qui à ses yeux est essentielle et doit conduire à ne pas regretter la disparition « de la succulente tortue qui seule régnait dans cette région (...) Du jour où le Pays des vivres, grâce à Desforges-Boucher, a été abandonné à l'extension de notre race, une population nombreuse s'y est portée ; notre sol l'a nourrie et l'a enrichie (...) Et depuis la révolution opérée par Desforges-Boucher et Labourdonnais pouvons-nous nous dire, sans tristesse, qu'il a donné naissance à des hommes qui compteront dans l'histoire du monde ? »<sup>701</sup>.

Camille Jacob de Cordemoy (1840-1909), dans le récit de son tour de l'île en diligence tirée par de petites mules<sup>702</sup> propose des descriptions légèrement décalées par leur tonalité. Attentif aux formes du paysage, il est aussi, bien plus que les autres, sensible aux couleurs de la terre, du ciel, de l'eau des ravines : « Sainte-Rose est bâtie contre la mer, où les flots se brisent sur d'anciennes coulées de lave qui forment de petits bassins habités par des

<sup>699</sup> Pour tout ce passage : Jules Hermann, *La fondation du Quartier Saint-Pierre*, *op. cit.*, p. 84.

<sup>700</sup> *Ibidem*, p. 94-95.

<sup>701</sup> *Ibid.* p. 139-140.

<sup>702</sup> « Pour continuer le voyage autour de l'île, il faut se confier à la diligence, attelée à de petites mules fringantes », *L'île de la Réunion*, Camille de Cordemoy, *op. cit.*, p. 10. Une version plus ancienne, légèrement différente et moins complète du texte se trouve dans : « Le tour de l'île », in *Album de l'île de La Réunion*, Antoine Roussin, éd. 1878-1883, rééd. Orphie 2004, p. 422-433.

colonies de mollusques et de poissons aux couleurs éclatantes (...) On se remet en route ; au-delà de la Ravine Glissante, le sol prend une teinte rouge due aux minerais de fer qui y abondent. On côtoie deux monticules coniques, le Piton Rond et le Piton Rouge, dont les noms rappellent la forme et la couleur du terrain »<sup>703</sup>. Plus loin, après avoir mentionné les teintes plus foncées récentes et « les laves noirâtres du Tremblay », il signale le caractère exceptionnel d'une éruption nocturne : « On peut suivre, la nuit surtout, les progrès de cette rivière enflammée qui descend de la montagne. » Son regard porte alors plus loin, le paysage incluant l'aspect de la mer : « Le feu est visible sous l'eau à plus de cinquante mètres. La lame qui s'élanche sur cet ennemi ne retourne pas ; elle est devenue fumée avant d'avoir eu le temps de retourner. Le spectacle est plus magique encore lorsque la masse commence à se solidifier. Ça et là, des points noirs apparaissent ; bientôt il semble, au milieu des nuits obscures, voir une ville en feu ». La description qui se termine par l'évocation d'un feu d'artifice et d'un « fleuve igné » offre la perception d'un paysage inédit par le moment de la journée et par la persistance des couleurs sous l'eau. L'approche poétique construit ici un paysage conçu qui mêle le spectacle auquel assiste Camille de Cordemoy à une retranscription très personnelle. Evoquant plus tôt une ravine au sud de Saint-Joseph, Cordemoy n'hésitait d'ailleurs pas à recourir à une référence artistique : « Les petits hameaux de Saint-François, Sainte-Anne, Saint-Pierre, se succèdent rapidement, séparés par des ruisseaux où coule l'eau la plus transparente qui se puisse voir. L'un d'eux a sa source à quelques mètres au-dessus de la route, dans une anfractuosité de rochers qui fait penser au tableau d'Ingres ». Le vert est naturellement caractéristique des arbres de la forêt, mais notre auteur relève aussi que « les feuilles des arbres sont luisantes ». A Cilaos, le paysage n'est pas seulement celui du cirque, le ciel joue aussi partition : « On part de grand matin et sur le bord de l'immense enceinte où gît Cilaos, sur une mer de neiges, nous sommes témoins d'un merveilleux spectacle. Le soleil qui s'est levé derrière nous projette les nuées d'arcs-en-ciel complets, au nombre de sept, aux couleurs étincelantes, entourés à une grande distance d'un cercle tout blanc ». Le soleil du soir est pour sa part d'un « jaune éclatant ». Avec l'ascension du Piton des Neiges, le paysage construit au travers de sensations personnelles, imprégné d'une réalité extrême, le cède à une vision certainement fantasmée : « Le dernier cône du Piton est uniquement composé de galets brisés comme du macadam, qui se tiennent sous un angle invraisemblable. A chaque pas que nous franchissons, nous reculons de deux ; il faut deux heures d'efforts inouïs pour atteindre enfin le sommet. Notre vue règne sans obstacle sur toute l'île dont les rivages sont si loin là-bas. Maurice profile sa silhouette à l'horizon »<sup>704</sup>.

Mais la vision n'est pas uniquement idyllique. Impressionné par les pentes du volcan, Camille de Cordemoy insiste sur le caractère dénudé des

---

<sup>703</sup> *Ibid.* p. 11.

<sup>704</sup> *Ibid.* p. 12-13, p. 26 et p. 30.

paysages du sud que la végétation ne suffit pas à égayer. Malgré un « charme singulier », le Grand Brûlé, vu du rempart de Bois Blanc, se caractérise par une « pente rapide quelque peu effrayante », il offre « un spectacle morne et désolé », c'est « une vallée de désolation. (...) De temps en temps, dans cette vallée lugubre, le chemin s'enfonce dans un bois frais et vert, poussé sur d'antiques coulées. Les feuillages, les fleurs cachent les vêtements de deuil ; c'est l'Élysée après le Ténare »<sup>705</sup>. De même, le tour de l'île par la route du sud, de Saint-Joseph à Pierrefonds, est dominé par le caractère désolé du paysage. Si la sérénité revient avec les premiers lieux habités, les rares maisons de Saint-Philippe, il « quitte sans regret ces endroits déserts (...), car la route n'a rien d'attrayant »<sup>706</sup>. Il est encore frappé par la « profondeur effroyable » de la ravine de Manapany et sa « cascade échevelée » dont on voit « le filet blanc qui serpente à travers les rochers et les arbres »<sup>707</sup> ; il faut attendre Saint-Joseph pour sentir revivre notre auteur. A partir de Saint-Joseph en effet, Camille de Cordemoy souligne les bienfaits de l'irrigation : le rôle de l'homme est positif. S'il rappelle que « Bourbon, quand il fut découvert au commencement du seizième siècle, était une immense forêt » et que « la fièvre industrielle a changé cet Eden », ce n'est pas pour regretter cet Eden perdu, car il ajoute aussitôt : « La culture à grands revenus de la canne à sucre a fait détruire les forêts de girofliers, de muscadiers, de caféiers. Sur toute l'étendue cultivée on ne vit plus que l'orgueilleuse graminée ; une cheminée de fabrique de sucre équivalait à un blason. Ce fut une époque de richesse sans égale. Ces choses-là se passaient aux environs de 1860 ; la nature s'était prêtée à la joie générale ; pendant plusieurs années de suite aucun cyclone n'avait visité la colonie »<sup>708</sup>. L'action de l'homme suscite de vrais moments d'exaltation pour la description des routes accrochées à la montagne « l'art a triomphé : une route gravit le flanc de la montagne »<sup>709</sup>. Camille de Cordemoy s'enthousiasme encore devant les cultures permises par l'irrigation qui contrastent avec la pauvreté de la nature sauvage : « Ce spectacle monotone continue jusqu'à la magnifique propriété du *Gol*, où se dissipe un moment l'apparence brûlée des campagnes que nous avons parcourues jusqu'ici. C'est là qu'il faut admirer le triomphe de l'irrigation, dont nous avons vu déjà les effets à Pierrefonds »<sup>710</sup>.

Chez Camille de Cordemoy, le paysage décrit de manière très visuelle et kinesthésique est aussi conçu autour de références abstraites. Il s'exprime par des comparaisons avec des paysages d'Europe (la Beauce, Naples, le Vésuve, le tunnel du Saint-Gothard), par des références à une dimension picturale (emploi des termes « pittoresque », « peinture »,

<sup>705</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>706</sup> « Le tour de l'île », in *Album de l'île de La Réunion*, Antoine Roussin, ed. 1878-1883, rééd. Orphie2004, p. 428.

<sup>707</sup> *L'île de la Réunion*, Camille de Cordemoy, *op. cit.*, p. 16.

<sup>708</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>709</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>710</sup> « Le tour de l'île », in *Album de l'île de La Réunion*, *op. cit.*, p. 431.

« peintre », « tableau », référence à Ingres), une « lame de couteau » sépare deux précipices. En définitive, les paysages qu'il esquisse sont totalement définis par des références à la grandeur de l'activité humaine. L'insistance sur les formes du paysage (les monticules, les anfractuosités, les pentes, les montées...) est à mettre en relation avec la réalité des conditions du voyage : les paysages ne sont pas seulement perçus de manière visuelle, les descriptions résultent aussi de l'effort et de l'inconfort du voyage ressentis dans le corps<sup>711</sup>.

Ainsi, l'opposition à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est moins une opposition au vent/sous le vent, *saltus/ager* (forêts/cultures), ou même Hauts/Bas, qu'une opposition nord/sud qui s'impose et marque la division du paysage. Le passage d'une préoccupation insistante face au recul du paysage forestier à la fierté de la mise en valeur et de l'humanisation des paysages des Hauts et du sud témoigne à la fois de l'optimisme devant l'action humaine et du souci de préserver l'avenir – il n'y a pas souci écologique, mais seulement volonté de préserver une ressource<sup>712</sup>. Cette évolution de la perception du paysage souligne aussi combien le paysage est un « espace de représentation » qui dépend des idées dominantes d'une époque.

### **Entre préservation et exploitation touristique au XX<sup>e</sup> siècle : l'invention des paysages de l'île intense**

#### *Les débuts du XX<sup>e</sup> siècle : des paysages à l'aune de l'Europe*

Roger Vailland en 1964 brosse un tableau de l'île très sombre : le volcan est effrayant, la Plaine des sables éveille inquiétudes et « angoisse des cauchemars », les forêts ont été coupées au profit des cultures, le paradis terrestre est saccagé. L'espoir réside dans le reboisement et la protection des Eaux et Forêts qui rendent possible une reconstitution de l'*England Forest*<sup>713</sup>. L'effort des Eaux et Forêts est en effet décisif au cours du XX<sup>e</sup> siècle pour modifier la manière de valoriser l'île en termes de paysage.

Une approche nouvelle des paysages de l'île était pourtant à l'œuvre depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. Le syndicat d'Initiative Réunionnais organise un concours de tourisme en novembre 1937. Le dossier du concours apporte des documents très intéressants pour une étude des représentations mentales des paysages en raison du thème de la compétition : il s'agissait de présenter l'île pour des étrangers afin d'attirer les touristes. Ce sont, écrites par des

<sup>711</sup> Sur « l'espace comme forme », voir : Roland Recht, « L'espace : une hypothèse de l'analyse architecturale », in *Les espaces de l'homme*, Alain Berthoz et Roland Recht éd., *op. cit.*, p. 321-332, p. 327 sqq.

<sup>712</sup> Nous rappelons là la nécessaire mise en contexte prônée par Jean-François Géraud lors des débats aux journées de cette Semaine de l'Histoire 2013 : au XIX<sup>e</sup> siècle, le point de vue est physiocratique et non écologique.

<sup>713</sup> Roger Vailland, *La Réunion*, Edition originale Lausanne, Editions Rencontres, 1964 ; rééd. Paris : Kailash Editions, 1998, p. 76, p. 79, p. 97 et p. 144 à 151.

anonymes, les images qu'ils souhaitent diffuser de leur île et celles qu'ils trouvent valorisantes.

Afin de séduire des touristes imaginaires venus d'Afrique du sud, un candidat qui appelle l'île « Notre petite Suisse tropicale », imagine leur traversée de La Réunion. Ils découvrent « La Montagne dont les canyons de verdure excitèrent leur admiration », avant une visite du sud de l'île (Cilaos, Saint-Pierre, Plaine des Palmistes) qui prend le caractère « d'exploration » : « Les touristes ont eu le temps de subir le charme de nos montagnes qu'ils comparaient tantôt aux célèbres gorges du Zambèze, tantôt aux délicieuses vallées du Graaf Reinet ou des Monts Outeniques. Mais ils s'accordaient pour dire que la verdure humide des montagnes de La Réunion leur ajoutait un charme particulier après les espaces dénudés du Natal ou des hauts plateaux d'Orange, le Veldt ». Plus loin, il s'arrête sur les ambitions touristiques de l'île : « Il [Le syndicat d'Initiative Réunionnais] compte faire de "Bourbon" non un "Playground", mais une oasis de repos dans l'océan Indien. Nous savons que La Réunion ne saurait être un Miami ou un Monte Carle ; au lieu de rêver l'impossible et de n'aboutir qu'à la caricature, de ce qui se fait ailleurs, Bourbon se contentera de rester un vieux pays colonial **que l'on visite pour sa nature intacte** et pour y respirer son charme d'autrefois (...) »<sup>714</sup>. Le mot est lâché, La Réunion, c'est la nature préservée, à l'inverse du leitmotiv de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

On a pu noter dans les textes naïfs du concours de tourisme les comparaisons avec les paysages et lieux d'Europe. Un concurrent plus banal affirme : « La Réunion est en miniature ce qu'est la France dans toute sa splendeur naturelle ; elle en est le reflet »<sup>715</sup>. Les textes non primés, car jugés trop faibles n'en sont pas moins significatifs des clichés les plus communs. Cette maladroite ode à Cilaos en est une illustration :

« La nature t'a doté de sites agréables.  
Ainsi paré de décors assez enviables ;  
De l'Océan Indien tu es la Vichy  
Si tes sommets t'élèvent près du paradis,  
Mais ton climat, tes eaux thermales  
Dont la renommée est mondiale  
Te classent au premier rang...  
Et Madagascar se dit concurrent ! »<sup>716</sup>.

Les beaux paysages de l'île appellent fréquemment la comparaison avec l'Europe chez les auteurs de voyages et de présentations de l'île. Nous avons déjà mentionné les parallèles établis par Camille de Cordemoy, signalons celui-ci : « Au fond, Saint-Joseph laisse entrevoir au milieu de ses pitons aux croupes arrondies, les blanches maisons perdues dans le feuillage, à gauche, les montagnes lointaines dessinent leurs pics élancés sur l'azur du ciel. Le soleil couchant jetait ses derniers rayons sur cette scène, et lui

<sup>714</sup> ADR, IMP 4116-4117, Concours série A, N°13373, p. 3 et p. 6.

<sup>715</sup> ADR, IMP 4116-4117, Concours série B, N°13218, p. 1.

<sup>716</sup> ADR, IMP 4116-4117, Concours, sans référence.

donnait vie. C'est ainsi, sans doute, que doit se présenter le golfe de Naples, avec le Vésuve pour ajouter à la ressemblance »<sup>717</sup>. De Mahy pour sa part décrit ainsi la Plaine des Cafres en 1859, peu de temps après son retour de Métropole : « La vue des montagnes bleues bornant l'horizon dans le lointain, complétaient l'illusion. Je me croyais transporté, au déclin de l'été, dans une ferme des Alpes »<sup>718</sup>.

Encore aujourd'hui dans les guides touristiques, les paysages de La Plaine des Cafres sont évoqués par référence à des paysages européens : « paysage alpestre », « lande bretonne », « lande d'Ecosse ».

### Les mots du XX<sup>e</sup> siècle

« Ile volcan jaillie du cœur de l'Océan Indien  
Au relief vertigineux de paysages fracturés,  
Aux remparts dominateurs et aux versants colorés,  
Ecorchée au gré des saisons de ravines vagabondes  
Ile sauvage difficile à parcourir, étonnante harmonie  
D'univers minéraux et de végétations luxuriantes,  
Royaume de la démesure aux sites grandioses de beauté et de sérénité  
Ile patrie accueillant nombre d'îlets isolés  
Refuges de paix et de liberté  
Abrisés dans les recoins capricieux de son corps  
Ile créole aux cultures riches et variées  
Au langage coloré  
Ile... à découvrir ».

C'est par cet hymne à la beauté sauvage de La Réunion que s'ouvre un itinéraire de sentiers de randonnées édité en 1988 sous l'égide de l'O.N.F.<sup>719</sup>. La Réunion est une « montagne surgie des abysses » battue par des « flots déferlants », elle porte la « somptueuse forêt Plaine des Palmistes régénérée aujourd'hui par l'O.N.F. »<sup>720</sup>. Dans cette Réunion, le minéral et le végétal se combinent non pour donner un paysage au « cachet sérieux et triste » comme chez Textor de Ravisi, mais au contraire pour se dérouler en une symphonie sauvage et harmonieuse : dans les descriptions touristiques, démesure, caractère grandiose, beauté, remplacent l'aspect triste, la sérénité l'emporte sur le caractère austère. Le mythe de l'Eden est réactivé<sup>721</sup>.

Toujours dans le concours de tourisme de novembre 1937, une autre candidate décrit par ces mots son île qu'elle envisage de faire découvrir d'avion : « Monts altiers que le soleil rosit, gouffres insondables, lacs

---

<sup>717</sup> « Le tour de l'île », in *Album de l'île de La Réunion, op. cit.*, p. 429.

<sup>718</sup> *Autour de l'île Bourbon et de Madagascar, Fragments de lettres familières*, François de Mahy. Paris : A. Lemerre, 1891, 1<sup>er</sup> voyage, p. 269-270.

<sup>719</sup> Pascal Ducret in *50 itinéraires Balades et randonnées*. O.N.F., 1988.

<sup>720</sup> Guide touristique *La Réunion aujourd'hui* Paris : Editions Jeune Afrique, 1984, p. 25 et p. 85.

<sup>721</sup> « La naissance d'un paradis » : titre dans *Les plus belles balades à La Réunion*. Paris : Les créations du Pélican, 1997, p. 9.

miniatures, écharpes argentées de cascades insoupçonnées, cratères béants de nos volcans, désert bleuâtre du Grand Brûlé, tapis merveilleux brodé de toute la gamme des verts, landes incultes de piquants roux et tâches multicolores des agglomérations, tout cela nimbé d'une gaze impalpable, notre pays n'est plus qu'un bijou qu'enchâsse l'écrin bleu de l'Océan ». Plus loin, décrivant la route de Cilaos, elle écrit : « Je vous avoue que je ne sais plus démêler en moi ce qui prime entre l'effroi et l'admiration. Admiration multiple pourrais-je dire pour cette route audacieuse aux flancs abrupts des montagnes, pour la trouée d'un tunnel en réduction qui débouche sur un décor magique ! Ce morne dentelé, ces aiguilles de roc, est-ce un coin de la Suisse qui aurait perdu sa parure neige ? Là-bas au flanc du coteau, un plateau minuscule, mais suffisant pour abriter quelques toits deci-delà de minces filets bleus s'élèvent et nous disent que là on vit et travaille »<sup>722</sup>.

### **Le regard des guides touristiques : ode à la nature sauvage, entre dépaysement et références.**

Revenons à la Plaine des Cafres : « La première pensée qui vient à l'esprit en parcourant les dernières centaines de mètres [avant le point de vue sur Grand Bassin] en voiture, c'est de se demander si on est toujours sous les tropiques ici, avec cet air frais, ces pâturages, ces vaches... Le dépaysement est presque total »<sup>723</sup>. Une page plus loin, une balade au Piton de l'eau assimile ce dernier à « un écrin de verdure ». La comparaison n'est pas neuve. Déjà notre candidate du concours de 1937 décrivait ainsi le trajet en automobile du Tampon à La Plaine des Cafres : « Dès le Tampon quitté, la route s'échelonne de petites maisons aux jardins abondamment fleuris et puis, c'est l'adorable surprise de voir partout des bambins joufflus et roses vous tendre des bouquets d'acacias, de violettes, d'œillets. Ne pensez-vous pas que ce geste touchant est comme une offrande du pays au touriste ? Emporter dans sa voiture une grosse botte d'acacias ou de violette c'est mettre un peu de joie en soi-même, et nous sommes par avance disposés à admirer ce coin de Bretagne égaré sous les Tropiques. Ajoncs épineux aux grappes d'or, lichens blancs de givre, taches mouvantes des moutons broutant au loin dans la lande, quelle poésie, quelle douceur se dégage de vous ! (...) Et le gris ruban de la route se déroule et les yeux s'étonnent, la lande bretonne est devenue une véritable forêt tropicale où le fanjan, roi des fougères, élève ses palmes vertes, l'orchidée tenacement s'enlace à tous les troncs vieux à force d'être moussus, les fuschias (sic) agitent leurs grelots, un merle gourmand picore un goyavier et sur les platanes dépouillés, de timides bourgeons parlent de renouveau. A la Plaine des Palmistes où nous déjeunerons, l'aubépine effeuille au souffle léger de l'air ses petites fleurs ; il semble qu'il a neigé sur toutes les haies ». Après une rapide mention « du

<sup>722</sup> 1MP 4116-4117, Concours série B, Madame Léon Desventes à Dos d'Âne. 1<sup>er</sup> prix, avec une note de 15/20.

<sup>723</sup> *Les plus belles balades à La Réunion, op. cit.*, p. 98.

paysage peut-être unique au monde du Grand Brûlé », c'est à nouveau la forêt qui est chantée : « Quelques tours de roue nous sépareront à peine de ce pays de la désolation et nous serons au milieu d'une forêt. N'est-elle pas un peu enchantée ? Qui sait volontiers, je pense, on aimerait s'égarer sous ces bois touffus où le vanillier est roi (...) Les 10 km de route que nous franchirons ainsi paraissent toujours trop courts ; personne n'échappe à cet enchantement. (...) Le reste du voyage jusqu'à Saint-Pierre serait monotone si nous ne longions la côte, et nous aurons pour nous divertir le souffleur du Baril, falaise creusée en entonnoir au-dessus d'un gouffre. Par grosse mer, la vague arrive, rageuse, frappe le roc et rejaillit en dentelle d'écume blanche très haut au-dessus de la falaise (...) Après Saint-Joseph encore un joli coin, c'est la baie de Manapany les Bains. En photographie rien de mieux. J'ai une vue stéréoscopique de cette baie qui fait songer à un paysage japonais où il n'y manquerait que la traditionnelle barque à voile »<sup>724</sup>. Le sentier de Grand bassin a des « allures vertigineuses », la végétation de La Plaine des Palmistes offre un « gigantesque bouquet aux riches couleurs », des « montagnes verdoyantes striées des raies blanches des cascades qui coulent de toute part ». La Plaine des Palmistes est caractéristique avec ses « maisons disséminées dans la verdure, comme semées au hasard », la « profusion de fleurs aux couleurs chatoyantes » tranche sur « le fond vert de la mousse et des fougères aux grandes tiges flexibles »<sup>725</sup>. Pour un autre concurrent s'imposent les mots encaissements, précipices, forêt de vanille, sur le littoral, l'ancien désert est devenu verdoyant grâce à l'irrigation à Pierrefonds<sup>726</sup>.

Dans ce regard qui se construit dans une perspective nouvelle s'opère une valorisation du sud qui distingue la spécificité de cette partie de l'île. Il faudrait citer bien des textes de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Le poème de Robert Gauvin détaillant les trois clés du Sud dans *Tansion pa pérd le Süd !* les résume bien. Ce poème illustre le nouveau regard porté sur les paysages du sud qui insiste sur la verdure, la mer, « l'océan, pas la mer pour vacanciers » précise Robert Gauvin, et le *volkan* qui est la troisième clé<sup>727</sup>. Ainsi le XX<sup>e</sup> siècle insiste-t-il sur la nature sauvage, sur les forêts, lesquelles sont d'ailleurs protégées depuis 2007 sous l'égide du Parc National des Hauts. L'agriculture est vue positivement, car elle garantit le recul des zones arides et une préservation de la végétation face à une urbanisation galopante. Petite-Île avec son slogan « Une ville à la campagne » en a d'ailleurs fait son image de marque. Le Sud et les Hauts prennent une place de premier plan dans la valorisation de l'île : longtemps Maurice, si conforme au cliché de l'île tropicale avec ses plages et ses cocotiers, éclipsa La Réunion. La célébration de ce qui fait la particularité de La Réunion, le caractère préservé

<sup>724</sup> IMP 4116-4117, Concours série B, Madame Léon Desventes à Dos d'Âne. 1<sup>er</sup> prix, avec une note de 15/20.

<sup>725</sup> IMP 4116-4117, Concours série B 13425, p. 3.

<sup>726</sup> IMP 4116-4117, Concours série B candidat 19218, p. 7-8.

<sup>727</sup> Robert Gauvin, « *Tansion pa pérd le Süd !* » dans *La Rényon dann kër*. Saint-Denis de La Réunion : éd. UDIR, 2007, p. 23.



et majestueux d'une grande partie de son territoire, ouvrent à cette dernière des perspectives nouvelles.

### **Importance des techniques dans la construction de l'image/d'un imaginaire du paysage**

Le temps est un facteur non négligeable dans la perception et par conséquent la description du paysage. Il est une autre dimension essentielle du paysage. Si Camille de Cordemoy parle souvent de la monotonie du paysage, dans son tour de l'île en diligence, c'est parce qu'il passe « deux grandes et mortelles heures à traverser le Pays Brûlé », puis encore une à deux heures jusqu'au Tremblay, puis deux heures de Saint-Philippe à Saint-Joseph qu'il faut atteindre avant la nuit : la durée du trajet induit la lassitude du paysage désolé. Partis tôt le matin de Saint-Denis, après un arrêt à Saint-Benoît et une halte à Sainte-Rose, les voyageurs arrivent à Saint-Pierre à la nuit noire. L'influence du temps est capitale : « Il faut un quart d'heure pour passer la fameuse rampe de la Basse-Vallée. Il semble bien qu'une bonne heure s'est écoulée en angoisse. Grands-Bois est à une heure de Saint-Pierre : la nuit est faite », mais « heureusement rien ne vaut la peine d'être regardé dans ces champs pierreux et arides, que nous laissons passer sans regret »<sup>728</sup>. Charles Lavollée laisse deviner pour sa part l'inconfort du trajet : « En entrant dans le Bois-Blanc que nous n'atteignons qu'après deux heures de marche, ou plutôt de secousses très imparfaitement amorties par la paille dont Jupiter a décoré notre charrette, nous découvrons à notre droite une petite cabane, devant laquelle la route se termine par un étroit sentier »<sup>729</sup>.

L'avion en revanche abolit les distances et révèle le caractère grandiose des paysages. Découvrant l'île du chemin, à pied, en diligence, et même des hauteurs, les voyageurs qui parcourent l'île peuvent se sentir écrasés, perdus, épuisés ; la découverte aérienne à l'inverse exalte des perspectives grandioses. Les routes goudronnées et l'automobile pour leur part permettent de contourner sans lassitude les pentes sud de l'île.

La photographie ajoute à ce regard, car elle donne à voir en raccourci, avant l'excursion et pour ceux qui ne sont dans l'incapacité de s'y rendre, des paysages à couper le souffle. Les clichés réalisés dans les meilleures conditions dans les plus beaux sites de l'île, au sol ou en vues aériennes, construisent un paysage naturel, mais artificiel. Ces images des guides, revues et reportages, ne sont associées ni à la fatigue, ni à la difficulté, ni aux intempéries. Le point de vue atteint n'est jamais décevant comme il peut l'être dans la réalité, sous la pluie ou masqué par un brouillard opaque. C'est un paysage lointain, qui n'a rien de corporel, et un paysage de

<sup>728</sup> « Le tour de l'île », in *Album de l'île de La Réunion, op. cit.*, p. 423, p. 428.

<sup>729</sup> Charles-Hubert Lavollée, *Voyage en Chine, Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java, op. cit.*, p. 88.

projection qui est formé avant même le temps du voyage<sup>730</sup>. Et l'on peut penser que ce paysage intériorisé avant le départ – le touriste part découvrir ce qu'il sait devoir trouver – induit une appréhension différente du paysage. L'effort le plus important est tendu vers un but ; ne pas voir le spectacle attendu, en raison des caprices de la nature, n'empêche pas de savoir ce que l'on était venu voir. S'être rendu sur les lieux donne le droit de considérer que l'on connaît le paysage des livres et même que l'on en possède une dimension supplémentaire. Il est en effet enrichi par l'effort vain, mais vécu, le souvenir de la difficulté renforce le caractère exceptionnel du lieu.

L'équipement en gîtes et autres structures d'accueil participe de même à cette vision de paysages « sauvages » accueillants, bien différente de la perception que pouvaient en avoir des voyageurs cherchant à la nuit un abri de fortune<sup>731</sup>.

Au XX<sup>e</sup> siècle, les paysages sont perçus dans une perspective véritablement extérieure : le paysage est utilisé, vécu de manière plus lointaine, imaginé dans une perspective économique. De façon délibérée, un paysage touristique a été construit, destiné à être projeté vers l'extérieur, à être attractif pour assurer sa fonction et devenir un paysage médiatisé. Avec le recul de la nature véritablement sauvage, le paysage naturel est de plus en plus exalté : jamais on n'avait autant vanté le paysage, mais jamais il n'avait été autant à distance, lointain. Le paysage sauvage a pris de la valeur parce qu'il n'existe plus. Pour comparaison, il a fallu une mobilisation citoyenne pour que les routes n'entrent pas dans Mafate alors qu'en 1899, Camille de Cordemoy écrivait que pour partir en excursion dans les Hauts il fallait prendre un guide, car dans l'île « il n'y a aucun sentier »<sup>732</sup>. Par une sorte de renversement, la nature sauvage est célébrée au XX<sup>e</sup> siècle et la trace de l'Homme dans le paysage, valorisée dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle comme gage de prospérité, est minimisée.

## Conclusion

Au XIX<sup>e</sup> siècle, alors que les espaces cultivés mangent la nature sauvage, l'inquiétude omniprésente est celle de la sécheresse attribuée à la déforestation. Au XX<sup>e</sup> siècle, alors que la ville fait reculer espaces naturels et espaces cultivés, on ne retrouve pas les mêmes inquiétudes. Bien au contraire, les clichés des origines sur le caractère sauvage de l'île préservée sont réactivés. Le paysage de la nature sauvage, notamment du Sud et des Hauts, devient un objet de discours permanent : « Plus on pense le paysage,

<sup>730</sup> Sur la distinction entre espace corporel et espace lointain, espace d'action et espace de projection voir « Espace perçu, espace vécu, espace conçu », in *Les espaces de l'homme, op. cit.*, p. 158.

<sup>731</sup> Voir par exemple le récit de Théodore Pavie, *Scènes et récits des pays d'outre-mer, op. cit.*, p. 103-106 : « Tous les sentiers que nous avons suivis et ceux que nous parcourrons demain, je les ai appris, comme bien d'autres, à mes dépens ; la découverte de cette grotte m'a coûté... plus que je ne posséderai jamais », *id.* p. 111 ; voir aussi p. 122-123.

<sup>732</sup> *L'île de la Réunion, Camille de Cordemoy, op. cit.*, p. 23.

et plus on le massacre »<sup>733</sup>. Il faut dire que le réchauffement climatique a pris la place de la déforestation pour justifier des périodes de sécheresse... bien que celles-ci aient été notées pour l'île dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui était même déjà annoncé comme un possible obstacle à la mise en culture. Quant au paysage naturel, ou présenté comme tel, il est un formidable argument de vente pour des espaces urbanisés qui se construisent précisément au détriment de la nature, cultivée ou sauvage.

XXI<sup>e</sup> siècle : L'homme des maisons qui rêve des paysages sauvages domestiqués. Saint-Denis, 19 novembre 2013. Clichés S. Bouchet



**UN 4 PIÈCES POUR LE PRIX D'UN 2 PIÈCES**

le vrai luxe, l'espace  
Grand Etang, île de la Réunion  
crédit photo: ORTT / EYVRI

NORD	EST	OUEST	SUD
nombre de pièces: 4 PIÈCES	nombre de pièces: 4 PIÈCES	nombre de pièces: 5 PIÈCES	nombre de pièces: 4 PIÈCES
Prix de vente: 163 945€	Prix de vente: 115 568€	Prix de vente: 111 995€	Prix de vente: 146 618€

0262 974 000

<sup>733</sup> « Nous sommes des bavards, des beaux parleurs du paysage, en totale contradiction avec nos discours ; car nos actes, eux, vont dans le sens opposé. Plus on pense le paysage, et plus on le massacre », Augustin Berque, *La pensée paysagère*. Paris : Archibooks-Sautereau, 2008, p. 2.